

XYZ. La revue de la nouvelle

Une neige si légère

André Major



Number 50, Summer 1997

50

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4559ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1997). Une neige si légère. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 73–80.

Une neige si légère

André Major

Une bourrasque lui coupa le souffle, et il planta la pelle de plastique rouge dans le remblai de neige qu'avait tassé la déneigeuse un peu plus tôt. Bien que cette première neige fût si légère qu'elle ne collait pas à la pelle, il l'accueillait avec une sorte de rancœur, comme une malédiction, alors que, de l'autre côté de la rue, dans la cour de l'école, des enfants poursuivaient un irish setter en poussant des cris joyeux. Quand il reprit la pelle, sa respiration était toujours aussi sifflante, mais il se remit à déblayer le chemin jusqu'à la bordure du trottoir sans s'accorder une seule pause. Pour la première fois de sa vie, le vieil homme regrettait de ne pas vivre ailleurs, dans une région où l'été succéderait à l'été, où il n'était pas question de calfeutrer portes et fenêtres ni d'avoir à dépenser une fortune pour se chauffer et s'habiller. Mais on peut pas tout avoir, se dit-il. Là-bas, on est souvent privé de soins, sans compter qu'on travaille souvent pour des prunes.

Il rentra, puis, adossé contre le mur, il retira ses couvre-chaussures et déboutonna sa canadienne marron avachie. « Faut que j'aille déneiger derrière », dit-il en s'arrêtant devant la porte de la pièce où sa femme, assise dans son fauteuil, un coussin calé derrière le dos, regardait obstinément devant elle. Il haussa les épaules et se rendit dans la cuisine où il étala ses gants humides sur le radiateur. Du revers de la main, il désembua un rond de la fenêtre pour voir ce qu'indiquait le thermomètre extérieur. Sa main tremblait, et il la regarda avec étonnement, comme si c'était la première fois qu'il le remarquait. « Moins quatre, murmura-t-il, juste assez pour que ça tombe en neige. » Il mit au micro-ondes la tasse où restaient deux doigts de café qu'il

but à toutes petites gorgées, comme s'il s'agissait d'un remède, avant de reboutonner sa canadienne et d'enfoncer sa casquette de tweed jusqu'aux oreilles. Il se pencha pour prendre la paire de bottes fourrées posées sur un journal plié devant le radiateur. Une sensation de chaleur lui monta à la tête. Il tira une chaise de sous la table pour les chauffer, puis se releva en prenant appui de la main gauche sur le bord de la table. « Avant longtemps, dit-il, je pourrai même plus me lever. » Il déverrouilla la porte, poussa la contre-porte dont la vitre suintait et sortit sur la terrasse qu'il balaya méticuleusement avant de revenir décrocher une pelle de tôle accrochée à un clou branlant dans le mortier pourri. Il évalua d'un lent regard la distance qu'il lui faudrait parcourir pour ouvrir un chemin jusqu'à la clôture de treillis métallique en prévision de la prochaine tournée du livreur de mazout, mais d'ici là, pensa-t-il, il pouvait encore en tomber une bordée pas aussi commode que celle-là.

À un moment donné, en se retournant pour voir la tranchée ouverte derrière lui, il crut voir Régina à la fenêtre faire un geste de la main, mais comme ses verres étaient embués, il se dit qu'il devait avoir la berluie parce que, d'habitude, quand elle décidait de bouder, ça durait des jours et des nuits. Il se remit au travail, soulevant sans effort cette neige légère comme de la mousse à raser. Il fallait justement qu'il en achète demain au plus tard s'il ne voulait pas avoir à utiliser le rasoir électrique que François lui avait donné aux Fêtes, il y avait un an, peut-être deux, peu importe, ça fonctionnait mal, et il devait se raser une deuxième fois s'il avait à sortir, même si, en réalité, il ne sortait que deux ou trois fois par semaine. Le dos voûté, il se rapprochait de la clôture, ne s'arrêtant que le temps de reprendre son souffle. « Un de ces jours, je pourrai plus », se dit-il en entendant son souffle siffler. C'était le seul bruit qu'il percevait, comme si le quartier dormait encore sous cette couche de neige.

Le vent était tombé, il s'en rendit compte en se redressant pour regarder la ruelle, vers le nord. Le froid ne lui serrait plus la peau du visage ; il sentait seulement sa sueur lui glacer le

corps. Il s'entendit dire sur un ton de défi revanchard : « C'était donc ça, leur grosse tempête... » Puis, comme pour atténuer cet élan d'optimisme : « Mais tu peux être sûr que si c'est pas aujourd'hui, c'est demain qu'on va écoper. » Il se rendit compte aussitôt que c'étaient ces prophéties de malheur qui faisaient dire à Régina : « Tu vois toujours le mauvais côté des choses. » Après avoir accroché la pelle au clou rouillé, il donna un ultime coup de balai devant le seuil où se formait une couche de glace dès que la neige s'y accumulait, preuve que la chaleur fuyait sous la porte en dépit de la carquette roulée devant. « Maudite porte », maugréa-t-il en se heurtant à une résistance inhabituelle. Il dut se servir de tout son poids pour l'entrouvrir. Dans l'embrasure, il vit ses jambes écartées, puis un peu de son inusable robe de chambre de flanelle à gros carreaux rouges et verts. Il put entrer en se faufilant de biais et en enjambant le corps qui lui barrait le chemin. Il referma la porte et l'appela d'une voix que l'angoisse faussait, sans comprendre ce que signifiaient ce visage exsangue, ce regard d'une fixité effrayante et cet abandon de tout le corps à une volonté extérieure, plus forte que la sienne. Aussi loin qu'il remonte, il ne l'avait jamais vue aussi défaite ; même sur son lit d'hôpital, après les nombreuses opérations qu'elle avait dû subir, elle avait toujours l'air de défier la maladie et la médecine elle-même.

Le récepteur lui échappa et rebondit par terre avec un bruit mat. Il se pencha pour le ramasser, puis composa le 911. Dès qu'il eut raccroché, il se demanda ce qu'on lui avait dit. Il ne savait même plus s'il s'était nommé ni s'il avait donné la bonne adresse. Le bouche à bouche, se rappela-t-il, mais il demeurait immobile, agenouillé au-dessus de ce corps devenu intouchable. « Le bouche à bouche », dit-il comme s'il s'adressait à Régina ou comme si ces quelques mots pouvaient l'arracher à sa contemplation hébétée. Il se pencha davantage, l'oreille tout près de sa bouche entrouverte, sans percevoir le moindre souffle. Rien d'autre que ce silence insupportable où même sa propre respiration s'éteignait.

Il faillit perdre l'équilibre en se relevant trop rapidement pour répondre à la sonnerie de la porte. Sitôt entrés, les ambulanciers se précipitèrent dans la cuisine, sans prêter attention à ce qu'il tentait de leur dire. Quand il les rejoignit, l'un d'eux, un Noir barbu, lui serra le bras : « Vous devriez vous asseoir, mon p'tit monsieur », ajoutant aussitôt : « C'était votre femme ? — Quoi, ma femme ? — On peut malheureusement plus rien faire pour elle. Elle était cardiaque ? » Il ne répondait pas, comme s'il s'était agi non pas d'une question mais d'un constat. À peine écoutait-il ce qu'on lui disait, ses mains tremblantes posées à plat sur les genoux et répétant : « Faut que je prévienne les enfants. » Puis il chercha dans un minuscule bottin aux coins écornés le numéro des pompes funèbres que l'ambulancier barbu appela tandis qu'il filait aux toilettes, pris de crampes si violentes qu'une plainte lui échappa. « Excusez-nous de partir aussi vite, mais on a une urgence pas loin d'ici. On l'a étendue sur le lit. En attendant, restez tranquille et prenez ça avec un verre d'eau. — Faites-vous-en pas pour moi, dit-il. Julien va venir. » Mais comme il n'y avait pas de réponse chez Julien, il appela à l'atelier. La secrétaire répondit qu'il était sorti et qu'il devait revenir un peu plus tard. « Dites-lui qu'il y a une mortalité. — Une mortalité ? — Oui, sa mère. — Qui l'appelle ? — Son père. » Elle dit : « D'accord » et raccrocha sans lui offrir ses condoléances ni même le saluer. À bout de souffle, il tira la chaise vers lui et s'y assit pour composer le numéro de François à qui il se contenta de dire : « Ta mère vient de mourir. — J'annule une réunion et j'arrive. » Il aurait préféré que Julien soit le premier à apprendre la nouvelle et qu'il soit là avant les pompes funèbres. Il allait et venait de la cuisine au salon, insensible au calmant qu'il avait peut-être avalé, peut-être oublié quelque part, il n'était plus sûr de rien. Il relisait les clauses du contrat avec le Parc commémoratif, étonné que la « dépouille mortelle », comme on le stipulait, soit exposée moins de quarante-huit heures. Il fallait prévenir sa famille, même si Régina ne voyait plus ses frères et sœurs depuis des années. Il appellerait Cécile

qui se ferait un plaisir de colporter la nouvelle, mais pas tout de suite, pas avant que les enfants soient là.

François dut se contenter de la version abrégée, un peu confuse, que son père lui débitait un peu à contrecœur en attendant que Julien arrive. Le vieil homme parut s'apaiser aussitôt que Julien fit son entrée. Son coiffeur avait effacé toute trace de gris en lui faisant une permanente, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une mine de circonstance. Ils se turent tout le temps que leur père s'attarda, avec force détails, non seulement sur la mort de sa femme, mais sur les menus événements qui l'avaient précédée et suivie, en omettant le fait qu'elle avait tenté de déplacer la machine à coudre et qu'elle le boudait pour avoir refusé de l'aider, bien qu'il fût tenté de le mentionner pour illustrer son obstination. Quand, un peu plus tard, il les emmena dans la chambre, il découvrit avec agacement que Julien avait le nez busqué de sa mère, son front haut et bossué et la même fossette. Avec sa barbe à la Castro, François ne ressemblait ni à l'un ni à l'autre. Ils demeurèrent au pied du lit, silencieux et indécis, jusqu'à ce que les employés des pompes funèbres se présentent, réclamant l'acte de décès que le vieil homme chercha vainement parmi les papiers qui jonchaient la table et qu'il finit par retrouver dans la poche de sa chemise après que François lui eut suggéré de fouiller ses poches.

Leur mère partie sur une civière, comme tant de fois auparavant, les deux frères se retrouvèrent dans la pénombre hivernale du salon où le vieil homme consentit à évoquer l'épisode de la machine à coudre, bien que François l'eut interrompu pour dire qu'elle lui en avait parlé la veille au téléphone. « Ça faisait je sais plus combien de temps qu'elle voulait la déplacer sous prétexte que l'éclairage n'était pas bon. Moi, ça m'était sorti de la tête, mais elle, obstinée comme elle l'était, pas question d'attendre que je l'aide. Elle a dû profiter d'un moment où j'étais sorti pour la déplacer toute seule. Pas besoin de vous dire que ça n'a pas fait de bien à son dos. Le docteur l'avait pourtant avertie je sais pas combien de fois... » Il se tut en constatant que Julien regardait sa montre. « Tu dois avoir encore des choses à faire. —

Disons que j'aime pas trop laisser Miriam toute seule au moment de la fermeture. On sait jamais... — Je te retiens pas plus longtemps. — Je repasserai plus tard. — Non, c'est pas nécessaire. — Je peux rester, moi», dit François, mais son père repoussa son offre avec un geste nerveux.

Sitôt Julien sorti, il reprit l'histoire là où il avait dû l'interrompre, la nuque appuyée sur l'appui-tête, les verres de ses lunettes reflétant la pâle lumière du jour déclinant : « Je me doutais de quelque chose parce qu'elle s'est couchée au beau milieu de l'après-midi, chose qui lui arrivait rarement. À l'heure du souper, j'ai fait chauffer un reste de soupe, mais elle n'en voulait pas. Quand j'ai vu que la machine à coudre n'était plus dans son coin, j'ai tout compris. » Il omit de dire qu'elle n'avait pas répondu à ses questions et qu'elle s'était levée, un peu plus tard, pour téléphoner. « Elle m'a appelé vers dix heures, dit François. — Et quand je me suis couché, reprit le vieil homme, elle était encore dans la pièce à côté. Elle aurait pu attendre que je l'aide, mais non, fallait que ça se fasse quand elle l'avait décidé. » En se rendant compte du malaise qu'éprouvait son fils aîné, il se tut et ferma les yeux, épuisé tout à coup. À peine entendit-il François se lever, se rendre dans la cuisine et décrocher le récepteur. Il se réveilla quand on sonna à la porte.

Ils s'attablèrent devant la pizza que François avait commandée, mais son père ne prit que deux ou trois bouchées de la part qui refroidissait dans son assiette. Il faisait nuit déjà quand François enveloppa les restes pour les mettre au frigo. « Finalement, votre mère a décidé d'être incinérée, même si elle voulait pas en entendre parler, mais à force de lui répéter : "L'homme est poussière et retournera en poussière", comme c'est écrit dans la Bible, elle a fini par signer le papier. — Elle est exposée jusqu'à vendredi seulement », dit François en levant les yeux du document étalé sur la table. « C'est comme ça maintenant », répliqua le vieil homme, comme pour se justifier. Il se leva pour prendre une veste de laine dans le placard de la chambre, bien que le thermomètre indiquât 25 degrés. « Vous voulez que je fasse du

thé?» lui demanda François en repliant les documents pour les remettre dans l'étui de plastique vert bouteille. «Ça va m'empêcher de dormir. Reste pas pour moi. — Vous préférez pas que je passe la nuit ici? Je peux dormir sur le divan. — Non, non, j'ai besoin de personne. — Bon, alors, je reviens demain matin. — C'est pas nécessaire, Julien va sûrement passer me prendre.»

L'aîné prit son loden plié sur le bras du divan et sortit en lui souhaitant bonne nuit. Le vieil homme attendit que le pêne de la porte claque avant de se laisser aller dans son fauteuil. Il était à peine assis qu'il se rappela des bribes de la conversation que Régina avait eue, la veille, avec François. Elle devait le croire trop occupé par le match de hockey pour prêter l'oreille à ce qu'elle racontait. Ou bien, au contraire, elle avait délibérément haussé la voix. Ce n'était pas la première fois qu'elle laissait entendre à l'un ou à l'autre des enfants que si leur père ne changeait pas d'attitude, elle quitterait la maison. Mais pour aller où? Julien avait deux enfants encore jeunes et François vivait à l'étroit dans un condo. Ni l'un ni l'autre ne devaient avoir envie de la voir régenter leur existence, comme elle l'avait fait tout le temps qu'ils avaient vécu à la maison. Il regrettait d'avoir dit à Julien de ne pas revenir. La perspective de demeurer seul jusqu'au lendemain l'effrayait depuis qu'il lui semblait percevoir des bruits étranges — des lames du parquet qui criaient, comme si Régina sortait de la pièce où elle boudait quelques heures plus tôt, ou le robinet de la baignoire qui coulait alors qu'un instant plus tôt le silence était total. Il ne se décidait pas à se lever pour le fermer.

Il venait de s'assoupir quand des pas le firent sursauter. Ouvrant les yeux, il crut la voir entrer dans le salon pour disparaître dès qu'il eut allumé la lampe sur pied. Il entendait son cœur battre. Il alluma le téléviseur en se disant que, de toute façon, il était trop tôt pour dormir et qu'elle ne le laisserait pas tranquille. Elle était bien capable, même morte, de demeurer aussi présente qu'auparavant et de lui faire payer ce qu'elle avait dû endurer tout au long du demi-siècle qu'ils avaient passé ensemble. Il se surprit à souhaiter mourir d'un seul coup,

foudroyé comme elle, et que tout soit enfin fini — les soucis de toutes sortes, les inquiétudes, le remords d'avoir peut-être mal vécu et d'avoir refusé de vivre autrement. Il aurait beau lui survivre longtemps, il ne serait jamais seul, et elle s'arrangerait pour qu'il en soit ainsi avec cette obstination contre laquelle il se savait impuissant. Les images de la télé se brouillèrent, et il eut la nette impression que l'animatrice se moquait du bruyant chagrin auquel il se laissait aller.

Communiqué

Concours de nouvelles XYZ

Le jury du concours de nouvelles de XYZ. *La revue de la nouvelle* composé de Jean-Paul Beaumier, écrivain, Bertrand Bergeron, écrivain et de Pascale Navarro, journaliste à *Voir*, a couronné ses lauréats 1997.

Les prix décernés sont les suivants :

GRAND PRIX DE LA NOUVELLE : Vincent Sicotte, pour sa nouvelle intitulée « Plaisir de lire ».

PRIX SPÉCIAUX DU JURY : Dany Leclair, pour sa nouvelle intitulée « Res, non verba »; Mélika Abdelmoumen, pour sa nouvelle intitulée « Catacombes ».

PRIX DE LA MEILLEURE PLUME : Dominique Blondeau, pour sa nouvelle intitulée « La féline ».

Les textes gagnants seront publiés dans le numéro 51 de *XYZ. La revue de la nouvelle*. Nos félicitations aux lauréats qui ont été récompensés lors de la remise des prix qui a eu lieu le 26 mars dernier au restaurant *El Zaziummm*, à Montréal.

Les modalités de notre prochain concours paraîtront dans le numéro 51.

Bonne chance aux nouvelliers participants!